
LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

Combien parmi les Européens qui habitent l'Algérie confondent, à cause de la presque uniformité de leur costume, tous les indigènes qu'ils coudoient; en parlent par ouï-dire avec assurance et n'ont cependant aucune notion sur leur histoire, leurs traditions et leur caractère.

Lorsqu'ils veulent connaître sérieusement les mœurs des Berbères et des Arabes, ils se heurtent à des difficultés insurmontables. Une première étude longue, aride pour beaucoup : celle des différents idiômes algériens, est d'abord nécessaire; puis, lorsqu'ils peuvent causer, relever les faits, établir des rapprochements, ils croient être parvenus à découvrir de vastes horizons et s'aperçoivent alors qu'ils ont soulevé un coin seulement du voile et qu'après avoir erré longtemps sans guides, ils n'ont vu qu'un point dans l'immensité.

Les musulmans vivent dans un milieu auquel tout le monde ne peut s'identifier, à part quelques personnes qui ont le privilège de se mêler à eux ou de s'occuper du détail de leurs affaires. Pour comprendre le présent, pour entrevoir l'avenir, il faut cependant connaître le passé. Or, les invasions des nomades abes d'abord, puis la domination turque, ont détruit ici tous

les germes de civilisation que les premiers conquérants musulmans avaient apporté d'Orient et répandu jusqu'en Espagne (1).

Dans le pêle-mêle des guerres animées par un anarchique régime, de conspirations et de révoltes continuelles durant plusieurs siècles, il n'y eut guère place pour des travaux dont l'exécution exigeait le calme et le repos d'esprit. L'abaissement moral arriva à un tel degré que l'on perdit toute espèce de littérature ; il en est résulté une pénurie à peu près complète de livres et de documents écrits pour tous ceux qui veulent aujourd'hui se livrer à une étude rétrospective, c'est-à-dire rattacher le présent aux annales des écrivains arabes antérieurs au XVI^e siècle, tels que Ibn Khaldoun, Kaïrouani et autres.

Tous les peuples ont leurs âges, leurs phases personnifiant le caractère qui leur est propre. Pour la race indigène de l'Algérie, notamment l'habitant de la campagne ou de la tribu, la période de son existence la moins connue, et cependant pour nous la plus importante à étudier, puisqu'elle agite des questions délicates et sérieuses, est celle qui s'est écoulée sous le joug avilissant de la domination turque. Cette époque de langueur rappelle des souvenirs néfastes ; elle fourmille néanmoins de personnages entourés d'une auréole de gloire chevaleresque ; il y eût de tragiques vicissitudes où nous voyons l'indigène se débattre longtemps sous la main âpre et cruelle des Turcs, gens sans foi ni loi, dont le nom seul jetait l'épouvante dans les campagnes.

La déplorable influence que cette domination tyrannique exerça sur les mœurs et les destinées du peuple indigène, maintenu dans un véritable servage, marque la décadence d'un pays déjà fortement ébranlé par les invasions et les ravages des nomades arabes, les plus destructeurs des conquérants. L'industrie ruinée, le commerce avec l'Europe anéanti, les arts oubliés et

(1) Il ne faut point s'exagérer cependant cette civilisation venue d'Orient. Le mérite des Sarrasins consista surtout à utiliser, selon leurs vues, les aptitudes diverses des Maures, des Berbères, des Romains et des Goths.

Cette thèse mériterait une étude spéciale qui nous écarterait trop du sujet actuel.

perdus ; tant de riches éléments de prospérité disparus, devaient inévitablement amener la décrépitude dans laquelle nous avons trouvé l'Algérie en 1830.

Un mouvement pareil ne pouvait s'accomplir sans produire de violentes oppositions, sans soulever l'indignation et la haine. On ne plaint guère ceux qui doivent leur état de servitude à la lâcheté ou l'imprévoyance, mais, nous devons bien le dire, la race indigène se redressant contre le pouvoir qui l'abattait et cherchant en toute occasion à ressaisir son indépendance, ne céda qu'après avoir usé toute son énergie. Ce n'est pas un spectacle sans grandeur que celui des luttes acharnées qu'elle soutint contre l'oppression systématique des Turcs.

Tous ceux qui ont écrit sur l'Algérie, quel qu'ait été le sujet de prédilection de leurs études historiques, ont plus ou moins exposé l'état politique et social du pays sous le gouvernement qui nous a précédés, mais l'ignorance des faits ou l'influence de circonstances particulières, ont parfois arrêté les uns et égaré les autres. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient de pénétrer sous la tente, prendre part à ces longues causeries intimes auxquelles chacun apporte son contingent d'anecdotes, ils n'ont pas cherché l'origine ou les causes d'une foule d'événements dont ils ne voyaient que les effets. Ne pouvant, en outre, contrôler des récits fantaisistes et imaginés par l'esprit inventif des intéressés, la plupart ont dû se montrer satisfaits de l'ensemble, négligeant ainsi le côté intime sous lequel se révèlent les épisodes qui forment la partie la plus saillante du tableau.

La biographie des pachas et des beys nous donne bien quelques détails, mais elle est effacée sous ce rapport par celle des familles seigneuriales, maîtresses héréditaires du territoire, qui, soumises plus ou moins, selon leurs caprices et les circonstances, à la suzeraineté des Turcs, balancèrent, maintes fois, leur autorité.

Pour les beys et les pachas, les renseignements intimes font souvent défaut et présentent des lacunes difficiles à combler ; tandis que, prenant part aux grands événements de leur époque, et dans un rôle prédominant dont certains traits ont une remarquable analogie avec ceux de nos barons du moyen-âge, les chefs

féodaux ont laissé dans les tribus des souvenirs encore vivaces qui permettent de suivre leurs traces pas à pas.

Quand celui qui se livre à des investigations parvient à inspirer, dans ces tribus, un certain degré de confiance, il est l'objet de confidences, de révélations importantes. Parfois il réussit même à obtenir communication de diplômes et de vieux papiers extrêmement curieux.

Malgré l'état d'abandon où se trouvaient les lettres sous le gouvernement turc, ce serait se tromper, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de croire à l'absence absolue de documents écrits. Diverses familles, bien que distraites de leurs occupations littéraires par les misères de la situation, gardèrent, néanmoins, quelques traces des habitudes de leurs aïeux en se transmettant, de père en fils, le goût des sciences et des œuvres de l'esprit. Des établissements religieux que la sainteté de leur fondateur fit heureusement respecter, restèrent dépositaires de manuscrits conservés et cachés avec d'autant plus de soin que la plupart étaient peu nombreux ou même uniques dans leur genre. C'est ainsi qu'en Europe, sous l'anarchie féodale, c'est-à-dire dans des circonstances presque identiques, de zélés bénédictins, alors gardiens naturels de la culture intellectuelle, recueillirent dans la bibliothèque de leurs monastères, pour les léguer à la postérité, tous ces précieux documents qui ont servi depuis à écrire nos annales.

Si au début de notre occupation en Algérie, nous ne nous étions trouvés en présence d'un peuple aussi jaloux que méfiant et ombrageux pour tout ce qui touche à son état social, nous serions parvenus à obtenir communication de papiers historiques possédés par certaines gens.

Mais chez le musulman, la science marche, unie par un lien indissoluble, de pair avec le sentiment religieux, en raison du respect dont sont entourés ceux qui en font profession. Aussi, dès notre arrivée, et à mesure que notre domination s'étendait sur le pays, un étroit et aveugle fanatisme détermina bon nombre de ces familles religieuses et lettrées, dont nous avons parlé, à cacher, à faire disparaître tous leurs livres aux regards de l'infidèle. D'autres appartenant à cette classe passionnée que

l'excès de bigotisme fait divaguer et avec laquelle il est impossible de raisonner, fuyaient instinctivement le contact du chrétien avant même d'avoir connu et apprécié ses intentions. Plusieurs émigrèrent au loin, dans les états mahométans limitrophes, emportant avec eux tous leurs papiers et leurs livres, nous privant ainsi de précieux documents que nous serions heureux de retrouver aujourd'hui.

Les événements qui se sont succédé en Algérie depuis une quarantaine d'années, expliquent donc la disparition de ces rares écrits que le hasard remet au jour de temps en temps. On ne se forme pas la moindre idée des difficultés qu'on rencontre, non-seulement pour les découvrir, mais surtout pour qu'il soit permis d'en prendre connaissance. On peut dire sans exagération que la lumière est réellement sous le boisseau (1).

Au milieu d'une existence d'alertes continuelles, où il fallait enterrer ou emporter, en fuyant, ce que l'on possédait de plus cher, la bibliothèque du lettré arabe de la tente n'était autre qu'un sac en peau de bouc contenant un fouillis de vieux livres, de diplômes, de notes, d'arbres généalogiques, le tout entassé pêle-mêle. C'est ce qui a bien souvent dépisté les chercheurs de documents écrits, et c'est là cependant qu'il faut avoir la patience de fureter, ainsi que je l'ai fait longtemps durant les courses et les expéditions militaires dans la province. A l'aide de ces papiers poudreux et moisies, des récits imagés des vieillards et des chants populaires de la contrée, on parvient peu à peu à reconstituer un passé qui nous sollicite; à mettre en évidence l'existence intime, les exploits et les revers de l'aristocratie guerrière qui fit jadis l'illustration de ces tribus.

C'est dans ce sujet qui n'a pas encore été effleuré qu'il convient de chercher une notion complète sur les passions et les mœurs de la société indigène, observés de près. En restituant à l'histoire de l'Algérie des types négligés jusqu'ici, nous trouverons des enseignements et des analogies, car rien ne parle aussi haut

(1) Nous citerons entr'autres la riche bibliothèque des Cheïkhs el Islam, de Constantine, contenant plusieurs milliers de volumes que jamais aucun Européen n'est parvenu à examiner.

que les faits, et je puis dire que ceux que j'ai recueillis épars dans quelques manuscrits et dans la mémoire de vieillards bien informés, animent les chroniques d'un intérêt vraiment dramatique.

Je rappellerai sommairement le passé du pays qui a été le théâtre des événements, et, après avoir exposé les moyens par lesquels ces grands seigneurs de la tente acquirent la suprématie et parvinrent à s'implanter sur le sol où nous voyons encore aujourd'hui leurs descendants, je raconterai diverses scènes de famille et les cruautés qu'exercèrent souvent les uns contre les autres des hommes sans liens, agités par un insatiable besoin de mouvement et qu'enflammaient l'ambition, la jalousie et l'esprit d'insubordination. Il sera question enfin du rôle qu'ils jouèrent au dehors.

Diviser pour régner, désagréger ainsi tout centre de résistance, tel était le pivot de la politique des Turcs qui ne disposaient point par eux-mêmes de forces suffisantes pour entreprendre une conquête de vive force. Tous leurs efforts tendirent, dès lors, vers ce but par le morcellement du territoire ; en armant adroitement la moitié d'un pays contre l'autre, ils affaiblissaient l'influence de l'aristocratie indigène ; et, en suscitant parmi elle des rivalités et des haines mortelles, ils la rendaient irréconciliable. Au lieu de faire goûter aux populations les bienfaits de la paix, on encourageait, au contraire, leurs instincts belliqueux.

A une époque où la trahison et le meurtre faisaient partie intégrante de l'art de régner, on vit souvent les intrigues et les querelles de famille que les Turcs alimentaient et utilisaient à leur profit, se dénouer par le sabre et le poison, car ce n'était pas toujours loyalement, et les armes à la main, que les Turcs descendaient dans la lice ; ils avaient suivant les temps, les circonstances et les hommes, des procédés moins belliqueux. Tout crime à leurs yeux était excusé pourvu qu'il réussît et rapportât à ses auteurs de larges bénéfices. La race vaincue était élevée à l'école de la trahison, de l'ingratitude et de la dissimulation. Ce triste tableau n'est point trop assombri. Pour en convaincre davantage le lecteur je donnerai la traduction textuelle de

l'opinion émise à ce sujet, il y a une vingtaine d'années, par un écrivain arabe, bon juge en pareille matière (1). Le récit rétrospectif qu'il nous fait de ce qui se passait dans les tribus des environs de Constantine, administrées à peu près directement par les Turcs, permet d'apprécier l'état moral des populations dans un rayon plus éloigné.

« Lorsqu'un bey, dit-il, était investi du gouvernement d'une province, il prenait pour kaïd, ou cheïkh, ou toute autre qualité, des gens qui, à l'époque de son obscurité, étaient à son service, de sa compagnie, ou de la société de sa femme et il ne regardait, dans ce choix, aucune considération de convenance et d'aptitude pour les fonctions qu'il conférait. C'était tantôt un valet de labour, tantôt un berger qui était l'objet de ses faveurs.

« Ce valet ou ce berger apprenait un jour d'un passant que tel bey venait de mourir le jour même, victime d'un assassinat et que le chaouch un tel avait été nommé à sa place. Aussitôt il appelait son fils, ou sa femme ou sa fille, pour achever le labour ou garder ses bestiaux, et il allait immédiatement trouver le cheïkh de sa tribu ou son kaïd pour lui annoncer la nouvelle et lui emprunter un vêtement propre et convenable selon la saison. Puis il s'en revêtait et se rendait en toute hâte chez son ami, l'élu du jour, pour lui adresser ses souhaits de bonheur et le féliciter sur sa nouvelle dignité.

« Son ami s'informait alors auprès de lui du nom de la tribu dans laquelle il demeurerait et, sur sa réponse, le nommait kaïd ou cheïkh de cette tribu, mais à la condition de payer une certaine somme d'argent.

« Le paysan acceptait, mais, disait-il, il faut absolument tuer mon prédécesseur, d'autant plus qu'il possède des richesses considérables. Ceux qui entouraient le bey applaudissaient à cette proposition et insistaient sur la nécessité d'assassiner le fonctionnaire déchu, d'incarcérer sa famille, de séquestrer ses biens.

« Le bey donnait son adhésion à ces mesures, puis il revêtait

(1) Notes sur les mœurs du pays de Constantine par Si Moustapha, de Dellys.

son protégé du burnous d'investiture et lui remettait un cachet. Celui-ci en sortant de chez son maître trouvait les juifs au service du bey qui, rôdant à l'affût autour du palais, se pressaient à sa rencontre, pour le féliciter de son investiture et lui offrir de lui procurer un cheval, un harnachement, des armes fines, des vêtements luxueux pour lui, pour sa femme, ses enfants. Le nouveau fonctionnaire travesti les quittait ensuite, et, de retour à sa tribu, il se précipitait sur son prédécesseur, celui-là même qui lui avait prêté son vêtement, et il le tuait. — Puis il faisait transporter les dépouilles et les richesses de la victime au lieu de la résidence du bey et, si c'était un débauché, il abusait des femmes et des filles de l'ancien kaïd.

« Mais avant d'envoyer au bey tout le butin, il réservait sa part et en abandonnait aussi une partie à ses enfants et aux gens de sa suite. Quelques fois, s'il était d'origine obscure, et que sa victime fut de famille noble, il épousait une de ses femmes ou de ses filles. C'est ainsi que les choses se passaient.

« Lorsque les richesses et les dépouilles du kaïd défunt arrivaient au palais du bey, déjà diminuées de tout ce qui avait été prélevé par le nouveau fonctionnaire et les gens de sa suite, elles étaient là soumises à un nouveau pillage de la part des gens de la cour du bey, des secrétaires, des chaouchs, et même des femmes, et ce qui restait était remis au bey. Celui-ci s'appropriait ce qu'il y avait d'argent et de bijoux, les autres objets et le bétail étaient inscrits sur le registre du Trésor. Comment était-il possible qu'un tel homme fit le bonheur de son peuple ?

« Pour en revenir à notre nouveau kaïd, quelquefois sa nouvelle position lui fournissait le moyen de payer ses dettes, en pressurant ses administrés par tous les moyens imaginables, mais quelquefois aussi la fortune lui devenait contraire, comme elle l'avait été pour son prédécesseur, et il subissait les mêmes revers : l'assassinat.

« La conséquence de cet état de choses fut que les emplois du makhzen devinrent le point de mire de l'ambition de tous. Il n'était personne qui ne rêvât une fonction gouvernementale, le savant disait adieu à la science, et l'artisan à son métier.

« Soumis à une éducation grossière, l'enfant apprenait de sa

mère l'insulte et le mépris, toutes choses peu profitables. Les parents s'appliquaient à familiariser leurs enfants, dès le jeune âge, avec le luxe et les grandeurs ; si, par hasard, le jeune candidat n'obtenait pas de prime-abord l'emploi qu'il sollicitait, il se mettait à fréquenter les membres du makhzen et se conciliait leur amitié par tous les moyens que lui suggérait sa subtilité et sa bassesse. Si le mensonge, la médisance, la calomnie, la corruption, auxiliaires faciles et généralement employés, ne réussissaient pas, et que le fonctionnaire de l'appui duquel il avait besoin fut un homme débauché et sans dignité, il se conciliait sa protection en s'abaissant vis-à-vis de lui à des complaisances honteuses : يتفرب بالفوادة والطحين حتى ينال الوضيي

« Lorsque la corruption devient générale, la main de Dieu s'appesantit sur les gouvernants et sur le peuple, la science et les arts libéraux furent relégués dans l'oubli et l'on porta toute son ambition vers le vice. »

Voilà en quels termes cet écrivain arabe explique, sans détours, les causes multiples de la décadence de ses compatriotes.

Les expéditions militaires, comme en Europe sous l'anarchie féodale, avaient alors un caractère de rapine, de dévastation et de brigandage dont le souvenir douloureux s'est perpétué. Les chefs lancés en avant par des incitations hypocrites, puis livrés à eux-mêmes et réunis en *sof* — (ligue, association d'assurance mutuelle offensive et défensive) — se faisaient entre rivaux de nombreuses et continuelles guerres privées, sous le prétexte le plus futile. Les beys prêtant leur appui tantôt aux uns, tantôt aux autres, les épuisaient tour à tour et finissaient par écraser les deux partis à la fois quand l'heure était propice. On menait alors une vie turbulente et batailleuse dans laquelle le pillage était l'objet principal, et toutes ces horreurs s'exerçaient avec l'indifférence de l'habitude. Quant au laboureur ou au pasteur, qui payait tous les frais de ces luttes sanglantes et de ces rançunes traditionnelles des chefs féodaux, il était obligé d'être pauvre, de tout cacher, c'est-à-dire d'affecter la misère pour échapper aux exactions des puissants.

Nous ne devons porter aucun jugement sur des faits qu'il convient d'observer, non pas au point de vue de nos idées actuelles

et de notre civilisation, mais avec l'esprit du temps, c'est-à-dire en nous représentant les choses au milieu de toutes les circonstances qui les entouraient et de la politique de l'époque. Ce serait injuste de les apprécier autrement, car l'homme ne s'affranchit que rarement des influences au sein desquelles il s'élève et il vit. Notre vieille Europe, du reste, ne conserve-t-elle pas dans ses annales des souvenirs d'actes tout aussi sauvages ?

J'ai pensé qu'une étude détaillée sur les qualités et les défauts de ces anciennes familles féodales, jadis maîtresses héréditaires du territoire, pourrait présenter quelque utilité et je n'ai épargné aucunes recherches, aucun moyen de contrôle, pour la rendre aussi exacte et aussi complète que possible. Chez un peuple où les générations passent et se succèdent sans laisser plus de traces que les moissons — si ce n'est le fanatisme et la haine contre tout ce qui lui est étranger qui subsiste toujours — il importe de saisir au vol pour les conserver à l'histoire, les souvenirs épars qui existent encore de peur qu'ils ne s'effacent sans retour.

L'expérience du présent n'est-elle pas la science du passé ? Cette science est ici d'autant plus utile, qu'au contact d'une race qui a eu ses illustrations, ses rivalités et ses haines traditionnelles, elle peut, à chaque instant, éviter de fâcheuses erreurs, de regrettables froissements d'amour-propre. En même temps qu'elle rectifie les opinions inexactes et fait estimer chacun selon sa valeur intrinsèque, elle a, surtout, l'avantage de mettre un frein à certaines présomptions qui rappellent par trop — qu'on me permette cette comparaison justifiée : *La fable de l'âne vêtu de la peau du lion*. — Que de fois, en effet, n'avons-nous pas eu sous les yeux le triste spectacle d'individualités obscures et vaniteuses — رجال بلا اصل ولا خصلة — naguères ignorées et dont l'élévation ne date que d'hier, venir se pavaner devant nous sans scrupules et exploitant adroitement notre ignorance du passé, s'attribuer, comme leur appartenant, les titres, faits et gestes de célébrités historiques dont le nom évoque ce qu'il y a de plus éclatant dans les souvenirs du peuple indigène.

L'orgueil les aveuglant, ces ambitieux n'ont pas prévu les amères déceptions que pourraient un jour leur faire éprouver

l'impartiale critique et l'examen sérieux de prétendues généalogies remplies de grossiers anachronismes. Au lieu de se torturer l'esprit, de se livrer à tant d'efforts d'imagination pour rattacher par un lien quelconque leur origine à un ancêtre de noblesse religieuse ou militaire — cherif ou bien djouad — ces parvenus ont oublié qu'en restant dans leur rôle modeste ils auraient évité plus tard le reproche de menteurs effrontés et auraient conservé au moins intact le mérite de leur personnalité de second ordre. Mais ils ont répété si souvent leurs récits fantaisistes devant des gens qui avaient la naïveté d'y ajouter foi ou en présence d'autres que l'intimidation empêchait de protester, qu'ils ont fini par croire eux-mêmes à tout cet échafaudage de mensonges.

Des tabellions complaisants, sous leur inspiration, leur ont dès lors écrit des généalogies apocryphes et enregistré en leur faveur des exploits d'emprunt dans un style d'autant plus flatteur que la récompense promise était plus large. Les témoins réputés du meilleur aloi ne manquaient pas au besoin pour confirmer la chose. Oh ! le témoin ! le témoin arabe bien entendu, qui ment par plaisir et aussi par intérêt avec un aplomb imperturbable : c'est une espèce à part, à la conscience insondable. Sa physiologie serait bien curieuse à étudier aussi.

Il y aura bientôt un demi-siècle que nous vivons au milieu de ce peuple, et le temps ne nous a certes pas manqué pour beaucoup voir et beaucoup apprendre sur son compte. Les erreurs et les substitutions ne sauraient donc plus être admises aujourd'hui. En les signalant, pendant l'époque contemporaine, nous empêcherons qu'elles s'enracinent dans les esprits ou dans certaines publications inspirées par ceux qui ont intérêt à déguiser la vérité et ne finissent plus tard par entrer dans le domaine de l'histoire. Ce n'est pas sans motif qu'a pris naissance ce dicton arabe fort répandu qui démontre la tendance assez fréquente de certains indigènes d'aujourd'hui à vouloir s'élever au-dessus de la couche sociale à laquelle ils appartenaient autrefois.

قال الولد لابي يا ابي تعالى نشرحبوا انفسنا

واجابهم فايلا حتى يموتوا الذين يعرّبوننا

« *Ennoblissans nous en prenant le titre de chérif (descendants du prophète) disait un jour un jeune ambitieux à son père ?*

« *Attends, lui répondit celui-ci, que soient morts ceux qui nous connaissent !* »

Avant de s'occuper des différentes races qui forment le fond de la population des Hanencha, il convient de dire un mot de la contrée elle-même. Remarquons d'abord que le territoire possédé ou, pour être plus exact, soumis à l'obéissance des seigneurs des Hanencha était, au xvi^e siècle, bien autrement étendu qu'il l'est aujourd'hui. Il comprenait la presque totalité du cercle actuel de La Calle, tout le Nador, la Mahouna et les Nebaïl du cercle de Guelma ; le cercle de Souk-Ahras en entier, celui de Tébessa en y joignant l'Aurès oriental. Au-delà de la frontière, parmi les tribus maintenant à la Tunisie, ils avaient les Khoumir, Ouargha, Charen, Oulad bou R'anem, Frachiche et enfin tout le sud depuis les Ziban jusqu'à Nefta.

Cette puissante confédération, sans liens bien intimes, vécut néanmoins pendant longtemps indépendante et résista avec avantage aux tentatives faites par les pachas d'Alger et de Tunis pour la soumettre. Elle prêta même plusieurs fois l'appui de ses armes et de son argent à divers prétendants se disputant le trône de Tunis. Ainsi que je le raconterai bientôt avec plus de développements, la confédération était gouvernée par un membre de la famille noble des Harar qui, portant le simple titre de cheïkh, exerçait un pouvoir analogue à celui d'un prince souverain et son alliance était fort recherchée des voisins. Son autorité s'appuyait sur la tribu Makhzen des Hanencha proprement dite, dont tous les cavaliers vivaient partagés par groupes au milieu des autres tribus, à l'égard desquelles ils exerçaient à la fois le rôle de surveillants politiques et de collecteurs d'impôts. La zemala du cheïkh s'établissait pendant l'été soit au kef Guellala, au djebel Mecid ou au djebel Hannâch. En hiver, quand le cheïkh ne s'enfonçait pas vers le sud, parmi les nomades, on voyait sa tente dressée sur les bords de la Medjerda. Ces mouvements périodiques dépendaient, du reste, de la situation politique du moment.

La citadelle naturelle et aérienne de Kalâat-Senan que l'on aperçoit de notre zemala de spahis du Meridj, était le centre d'action, le magasin de réserve, et, en un mot, le réduit des Harar, en cas de revers en rase campagne. Cela nous rappelle encore le château-fort de la féodalité européenne.

Après que les Turcs eurent soumis le seigneur des Hanencha par les moyens que nous indiquerons, ils le comprirent au nombre des trois grands feudataires de la province recevant directement le kaftan d'investiture du pacha d'Alger, et ayant le droit de marcher drapeaux déployés et au son de la musique, privilège honorifique attribué aux beys seulement, ce qui démontre la puissance qu'ils avaient encore conservée bien qu'ils eussent fait acte de vasselage. Ces trois grands commandements territoriaux, formant comme des Etats dans l'Etat étaient :

Celui du cheïkh des Hanencha, aux Harar, à l'Est ;

du cheïkh El-Arab, au Beït-bou-Okkaz, au Sud ;

du cheïkh de la Medjana, aux Oulad-Mokran, à l'Ouest.

Non satisfaits d'avoir réussi à amoindrir la puissance de ces trois grandes familles, en semant la discorde et la haine parmi leurs divers membres, les Turcs leur suscitèrent encore d'autres rivalités inopinées.

Certains intrus, le plus souvent étrangers même au pays, étaient investis d'un commandement à côté des anciens chefs héréditaires, afin de contrebalancer leur influence séculaire et d'envenimer les choses de plus en plus de manière à provoquer de fréquents désordres servant de prétextes aux beys pour sévir et, dans cette intervention, se faire la part du lion. Nous verrons en détail les moyens mis en pratique par les beys pour favoriser l'extension d'autorité de ces nouveaux parvenus, quitte à les sacrifier à leur tour s'ils devenaient gênants, quand apparaîtront sur la scène quelques-unes de ces créatures maniabiles que les Turcs firent surgir dans l'intérêt de leur politique, peu d'années avant notre conquête.

Les grands cheïkhs de Tougourt et de Ouargla auxquels on donnait pompeusement le titre de Sultan, feront aussi l'objet d'une monographie spéciale. Quant à tous les autres chefs d'un ordre secondaire, ils ne seront pas négligés non plus.

Mais n'anticipons pas et bornons-nous pour le moment à nous occuper des Hanencha, en expliquant la formation puis la dislocation de cette confédération africaine qui, un instant, constitua une sorte de principauté redoutable enclavée entre la régence d'Alger et celle de Tunis.

La plupart des épisodes que nous allons raconter ont eu pour théâtre le pays-frontière qui s'étend du nord au sud, entre l'Algérie et la Tunisie, depuis la montagne des Khoumir en face l'île de Tabarque jusqu'au delà de Tebessa, vers le Sahara.

En jetant un regard sur la carte, on voit que cette contrée, sillonnée de montagnes presque parallèles à la mer, se divise, au point de vue topographique, en deux parties bien distinctes déterminées par le cours de la Medjerda, dont le bassin large et fertile est la ligne de communication la plus ouverte et la plus facile entre l'Algérie et les Etats tunisiens.

Partout ailleurs, à moins d'aller plus au sud, prendre par de longs détours la route qui passe au-delà du Kef à Aïn-Termata, ou bien celle l'oued Serrat, au pied de la montagne de Zerissa, on ne pénètre de chez l'un chez l'autre qu'en franchissant par les crêtes les montagnes qui nous séparent. Cette escalade à travers des sentiers de chèvres, n'est possible qu'à des gens voyageant isolément ; je veux dire par là qu'il y aurait péril à y engager une troupe régulière.

La première partie, la plus septentrionale, est extrêmement montagneuse et tourmentée, coupée de ravins profonds et remplis d'impénétrables broussailles, repaires du lion et de la panthère. Son système, formé du djebel Mecid (R'ora) et des contre-forts qu'il détache à son point culminant chez les Beni-Mâzen, se prolonge, vers l'est, chez les Ouchtata et les Chiaïa tunisiens, et, vers le nord-ouest, chez les Chiebna, comme une immense muraille dont les vallées intermédiaires seraient les fossés. C'est un pays accidenté et très boisé que la nature semble avoir créé tout exprès pour servir à la guerre de partisans. Il est, du reste, sur la surface du globe certains points stratégiques qui sont naturellement prédestinés à être, à toutes époques, le théâtre des grandes luttes de peuple à peuple.

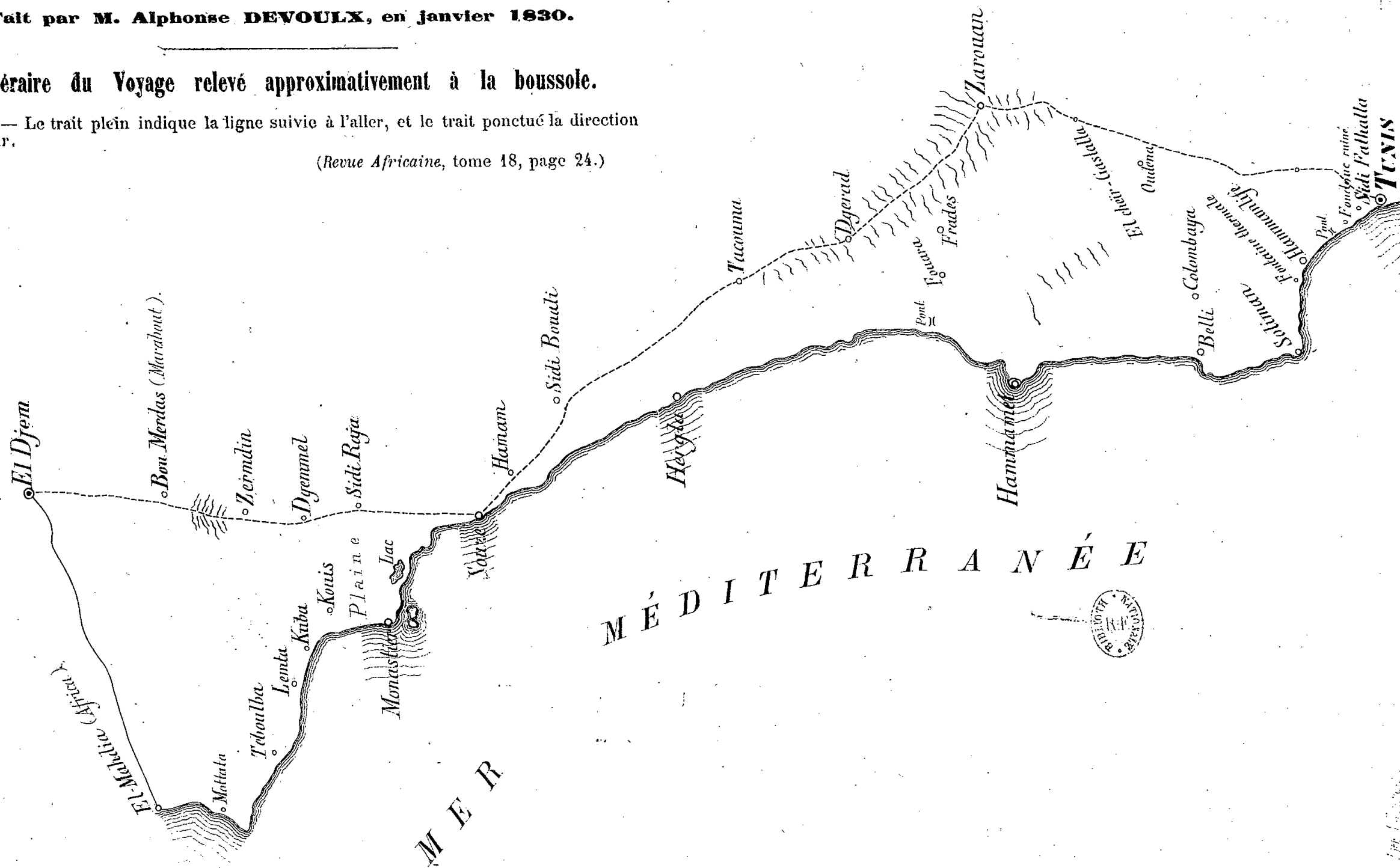
VOYAGE A L'AMPHITHÉÂTRE ROMAIN D'EL-DJEM (THYSDRUS) EN TUNISIE

Fait par M. Alphonse DEVOULX, en janvier 1830.

Itinéraire du Voyage relevé approximativement à la boussole.

NOTA. — Le trait plein indique la ligne suivie à l'aller, et le trait ponctué la direction du retour.

(Revue Africaine, tome 18, page 24.)



Depuis les célèbres batailles antiques du Muthul et de Zama, livrées dans cette région, combien de fois encore ces champs n'ont-ils pas été arrosés de sang humain, sous les Berbères, les Arabes, les Turcs et même les Français ?

La partie méridionale présente bien aussi des relèvements considérables sur la rive droite de la Medjerda, mais, en général, ce côté du bassin de la rivière est coupé par des mouvements moins continus et, par cela même, moins importants, quelle que soit, d'ailleurs, l'élévation à laquelle ils puissent atteindre. Ainsi lorsque l'on a franchi cette lisière assez resserrée qui forme la berge droite de la vallée de la Medjerda, et dont la montagne de Frina est le point culminant, on ne trouve plus, vers le sud, que des massifs restreints ou des pics isolés qui, séparés par de vastes plaines, ne conservent guère de liaison entre eux. La montagne du Dyr, chez Oulad Sidi Yahïa ben Taleb, est le plus méridional et le plus important de ces massifs. Entre lui et la ligne de la Medjerda se présentent successivement, en allant du sud au nord, avec l'aspect de gigantesques témoins, la pyramide de Bou Djaber, le Guelb, Bou Khadra, l'Ouenza et autres ; la large table titanique de Kalaât el-Senan est à l'orient du Bou Djaber. Toutes ces montagnes aux profils pittoresques ressemblent aux décors d'un théâtre grandiose dont les vallées intermédiaires seraient les coulisses. C'est là que, se réunissant pour faire un mauvais coup, se battant à l'aventure, les cavaliers arabes, comme aux temps des Numides, pouvaient s'assembler discrètement pour l'attaque, puis disparaître et s'évanouir en un clin d'œil en cas de revers.

Nous avons signalé la Medjerda, le fleuve Bagrada de l'antiquité, comme jouant un rôle dans la division topographique du pays ; c'est, en effet, le cours d'eau le plus considérable de la contrée. Prenant sa source à Khamissa, la Medjerda coule d'abord du sud au nord ; se heurtant au contrefort du Mecid, elle tourne brusquement à l'Est, se maintient dans cette direction générale et pénètre dans la régence du Tunis par la riche plaine de Dakhela.

Les affluents de sa rive gauche, limités par les pentes rapides des montagnes qui la dominent, sont insignifiants, mais sur la

rive droite, elle reçoit à son entrée sur les terres tunisiennes le Mellag, formé de l'oued Chabrou sortant des environs de Tébessa, et de la Meskiana qui prend sa source chez les Harakta. Après la réunion de ces deux cours d'eau, au pied du Guelb, au lieu dit El-Melga, le point de jonction, le Mellag, déjà important, arrose la vaste plaine que parsèment, sans l'interrompre, les pics isolés que nous avons signalés.

Non loin de la source de la Medjerda, sur le versant opposé du chaînon qui sépare Khamissa de Tifach, une autre rivière, non moins importante, l'oued Charef, prend son origine et, coulant en sens inverse à celui de sa voisine, va à travers le pays des Sellaoua former à Medjez Amar une des branches de la Seybouse. La contrée est, en outre, arrosée par un assez grand nombre de petits cours d'eau qui portent leur tribut aux rivières que nous avons désignées.

La partie montagneuse indiquée au nord de la Medjerda, renferme d'admirables forêts dont il est difficile d'évaluer l'étendue parce qu'elles s'étendent à la fois sur notre territoire et sur celui des tribus tunisiennes. Elles sont peuplées de chênes-liège, de chênes-zan et de pins maritimes de très belle venue. On y trouve également des massifs considérables d'oliviers sauvages. Ces forêts laissent entr'elles de riches pâturages et des terres de culture d'une grande fertilité.

Au sud de la Medjerda commence une zone d'un aspect différent; les montagnes y sont d'une nature plus aride que celles de la rive gauche; le chêne y est remplacé par des essences résineuses; les plaines plus larges, mais pour la culture inférieures, en fertilité, aux vallées du nord.

Au sud du Mellag, le pays change de nouveau, les montagnes se déboisent et n'offrent plus que des broussailles ou de chétifs genévriers; les plaines s'élargissent encore et présentent aux labours l'immense surface d'un sol profond, mais c'est un paysage monotone et poudreux que pas un arbre n'égaie. Il en est ainsi jusqu'au pied de l'Aurès où reparait la verdure.

Cet aspect général du pays permet de comprendre que le territoire des Hanencha proprement dit est riche en bétail et en céréales. Ne manquant ni d'eau ni de soleil, il fournit, en effet,

du grain bien au delà de la consommation de ses habitants, et déjà, dans l'antiquité, il constituait la partie la plus riche et la plus fertile de la Numidie de Massinissa. C'étaient ces *loca opulentissima* dont parle Salluste quand il décrit l'entrée de Metellus en Numidie au commencement de la guerre de Jugurtha ; — contrée, couverte de villes et de châteaux dans lesquels l'armée romaine se procurait des provisions en abondance (1) ; les vestiges de ces villes et châteaux de l'antiquité, qui doivent être pour nous comme autant de jalons consacrés par l'expérience, ont survécu à l'action du temps ; ils prouvent, par leur nombre et leur importance, combien la domination romaine s'était développée dans ce pays, combien la colonisation y avait trouvé de ressources. De grandes voies de communication, dont le pied foule encore le solide pavage sur plusieurs directions, reliaient tous ces centres de population échelonnés de distance en distance, semblables aux grains d'un chapelet, et signalent le degré de prospérité qui avait été atteint sous l'impulsion entendue du peuple-roi. Mais le souffle impitoyable du vent de la Barbarie a tout renversé, et quand on parcourt cette région avec le souvenir de sa splendeur passée, splendeur dont les débris maintenant sortent à peine de la verdure, l'esprit est partagé par des impressions bien diverses sur la destinée des choses humaines. Il est surtout difficile de se défendre de l'intérêt puissant qu'inspire même dans ses ruines l'imposante majesté de la grandeur romaine. A chaque pas on se heurte contre des vestiges d'architecture, des monuments épigraphiques, gravés profondément dans la pierre qui commandent l'admiration et rappellent les noms sonores de Thagaste (Souk-Ahras) patrie de St-Augustin ; de Madaure (Mdaourouche), où ce père de l'Eglise chrétienne commença ses études, et qui fut également illustré par la naissance d'Apulée ; — Tipaza (Tifach), où les monuments mégalithiques tels que dolmens et cromlechs, aussi nombreux que les restes romains, démontrent qu'en Afrique toutes les religions ont eu leurs autels et leurs adeptes ; — Thubursicum Numi-

(1) *Bell. Jug.* 57.

darum (Khamissa), où jaillissent les sources du fleuve Bagrada, la moderne Medjerda dont les environs étaient désolés par le monstrueux reptile que tua Regulus ; — Sicca Veneria (le Kef), dont le temple consacré à Vénus donnait asile aux jeunes filles qui, selon l'ancienne pratique phénicienne, allaient se créer une dot en faisant commerce de leurs charmes, comme s'y livrent aujourd'hui nos naïliennes à Bousaâda et Biskra. — Enfin, aux deux extrémités de cette région ayant servi, presque sous tous les peuples, de ligne-frontière, se voient encore les ruines des opulentes cités de Theveste et d'Hippone Royale (Tébessa et Bône) qui ont aussi leur illustration.

Si les tronçons de toutes ces murailles gisant à terre pouvaient parler, que n'ont-ils pas vu ? N'évoquent-ils pas aussi le souvenir de la lutte mémorable entre Scipion et Hannibal, grand fait historique accompli sur cette même frontière, auprès de Ksar Djaber - - Naraggara — qui a pris le nom de bataille de Zama (1).

Une autre bataille, celle du Muthul (la Mafrag), et enfin le passage de Bélisaire anéantissant les Vandales et allant, par cette route, bloquer leur chef Gélimer dans les montagnes de l'Edough, donnent au passé de ce pays une poésie extrême. Peu de contrées, en effet, sont patronées par de si grands noms, consacrées par d'aussi éclatants souvenirs. C'est là que de nos jours, le colon européen est appelé à rallumer le flambeau de la civilisation éteint depuis des siècles, et à vivifier des vestiges qui semblaient naguère condamnés à languir dans une torpeur éternelle. Il y retrouvera un climat, des terres, de la verdure, des eaux et des ombrages lui rappelant la France et, par cela même, qui l'attacheront irrévocablement à sa nouvelle patrie algérienne.

A diverses époques, et notamment depuis la conquête musulmane, l'Algérie a été, comme tout le nord de l'Afrique, du

(1) Tous les voyageurs et les archéologues qui ont étudié le pays sont d'accord pour indiquer le Ksar Djaber comme le point où aurait été livrée la bataille de Zama.

reste, le théâtre de nombreux bouleversements politiques, de mille vicissitudes de guerres ou de révolutions intestines, enfin de migrations, qui ont successivement mélangé, déplacé ou refoulé les occupants primitifs; il est donc extrêmement difficile de se reconnaître aujourd'hui dans cette question tant controversée d'origine des tribus. Quoiqu'il en soit, il résulte des recherches que j'ai faites dans le pays même que la population des Hanencha se compose de trois éléments distincts que les alliances, la communauté d'intérêts ont mélangés : la fusion est presque complètement opérée de nos jours. Ce sont :

1^o Les Chaouïa, race berbère de l'Aurès et des campagnes environnantes qui semblent être les plus anciens habitants, c'est-à-dire descendre des peuplades Numides; l'Aurès, aussi bien sous les Vandales, du temps de Bélisaire et de Salomon, que lors de la résistance de la Kahena contre les conquérants arabes fut le refuge de toutes les populations successivement vaincues et refoulées : Maures, Romains, Vandales, etc.

2^o Les Haouara et leurs frères les Addassa, branches de la grande famille berbère Zenatienne, qui, vivant à l'état nomade, lors de la conquête musulmane, s'avancèrent de Tripoli vers l'ouest;

3^o Et enfin, les Arabes provenant de l'invasion des Beni Hélal et Soleïm au XI^e siècle de notre ère.

« Les peuples berbères de ces pays, nous dit Ibn Khaldoun, « reconnaissaient la souveraineté des Romains desquels ils « avaient reçu la religion chrétienne... Une partie de ces Ber- « bères professait le judaïsme... Parmi les Berbères juifs, on dis- « tinguait les Djeraoua, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle « appartenait la Kahena, femme qui fut tuée par les Arabes à « l'époque des premières invasions musulmanes (1). »

Les populations indigènes qui, avec leur ignorante apathie, foulent aujourd'hui aux pieds les ruines qui jonchent les lieux où St-Augustin vint au monde, où il médita et écrivit des choses éternellement admirables, n'ont conservé que de vagues tradi-

(1) Ibn Khaldoun, T. 1, p. 206 et suivantes.

tions des temps chrétiens. Le nom même d'*Agouchtin* que les écrivains musulmans du moyen-âge citaient encore avec respect, est aujourd'hui totalement oublié.

Les Roumi ou Rouman — que quelques-uns se glorifient d'une manière inconsciente d'avoir pour ancêtres — avaient édifié et habitaient ces villes détruites ; c'est à peu près tout ce qu'ils savent par légendes. Il faut pénétrer dans l'Aurès, parmi les peuplades refoulées, lors de l'invasion arabe, pour rencontrer quelques antiques usages, tel que l'anniversaire de la naissance de *Sidna Aïssa* — Jésus-Christ — qui peut servir d'indices à ceux qui voudraient rechercher quel fut le sort des chrétiens après la conquête musulmane.

Quant aux Juifs, ils se sont perpétués jusqu'à nos jours chez les Hanencha. D'après une opinion, généralement répandue dans la contrée, la majeure partie des Hanencha professait, avant l'invasion arabe, la religion de Moïse.

Les indigènes d'autres tribus veulent-ils aujourd'hui injurier un homme des Hanencha ; ils lui rappellent son origine israélite en lui jetant à la face la kyrielle d'épithètes que voici : *Hannach* — *ben Fennach* — *ben Fellach* — *ben Habach* — *ben Chaloum* — *el Yahoudi* ; c'est-à-dire Hannach, fils de Fennach, fils de Fellach, fils de l'Abyssin, fils de Salomon le juif. Je ne crois pas que tous ces mots se terminant par la syllabe *ach* aient été accidentellement assemblés pour le seul agrément de l'euphonie et cela avec d'autant plus de raison que les deux noms de *Fellach* et de *Habach* ont une signification qui ne manque pas ici d'une certaine importance ethnographique. Le mot *Habach* signifie Abyssin ; quant à *Fellach* que L. Marcus écrit *Felas-Fellassyan*, il signifie *exilés* synonyme de *Felistin* ; c'est le nom donné encore aujourd'hui à la peuplade juive établie en Abyssinie de temps immémorial, on dit même depuis le siècle d'Alexandre. Quel lien de parenté peut-il exister entre les Juifs abyssins et les Berbères qui, depuis la conquête arabe, ont pris le nom de Hanencha ? Il y a là évidemment un vague souvenir de certaines traditions ayant trait à la dispersion des Juifs que rapportent nos historiens de l'antiquité et même les généalogistes arabes. Je me borne à signaler le fait laissant aux

ethnographes le soin de le commenter et de l'expliquer (1).

Depuis que la conquête française a pénétré dans l'intérieur de l'Algérie, la plupart de ces Juifs de la campagne, attirés par les profits assurés du commerce et du brocantage, sont venus dans nos villes se fixer auprès de leurs coreligionnaires citadins. Ils vivaient, avant, de la même vie que les Arabes, armés et vêtus comme eux, montant à cheval comme eux. Ces juifs étaient tellement confondus avec le reste de la population indigène qu'il était impossible de les en distinguer. Ils avaient même perdu cet accent nazillard et désagréable qui presque partout caractérise leur race (2).

Je citerai à l'appui de ce qui précède un fait caractéristique remontant à quelques années seulement.

Lors de nos premières expéditions dans le pays des Hanencha, vers 1843, un groupe d'hommes de cette tribu, ralliés à nous dès le début des opérations, marchaient en avant servant de guides à nos troupes. Un brillant cavalier se faisait remarquer entre tous par son entrain et sa bravoure. Après la soumission, quand il fallut organiser administrativement le pays, le général

(1) Depuis leur établissement dans l'Abyssinie, qui date au plus tard de l'an 330 avant J.-C. jusqu'en 1800, les Juifs abyssins ont été gouvernés par des rois israélites. Ces monarques ont résidé, depuis le premier siècle avant la naissance du Sauveur jusqu'en 1542, dans une ville bâtie sur un rocher très escarpé qu'on appelle Am-babay.

La religion chrétienne fut introduite dans cette contrée en l'an 325...

Lorsque Bruce, voyageur anglais, passa en Abyssinie, le roi des Juifs du pays montueux du *Samen* pouvait encore porter à 50,000 hommes l'effectif de son armée.

Suivant le récit des historiens abyssins, l'établissement des Juifs dans leur patrie, remonte jusqu'au règne du roi Salomon dans la Terre-Sainte ; il eut lieu vers l'an 980 avant J.-C. lorsque la reine de Saba retourna de Jérusalem dans ses Etats.

D'autres disent que c'est Alexandre-le-Grand qui les a transportés de la Syrie dans leur nouvelle patrie.

(2) Pélissier signale les mêmes observations dans sa description de la Régence de Tunis.

commandant l'expédition n'oublia pas le hardi cavalier qui, par son dévouement à notre cause, avait si bien mérité un emploi. Il se le fit présenter... C'était un juif ! Celui-ci eût le bon esprit de préférer une récompense pécuniaire à une position honorifique qui, pour lui, eût été fort embarrassante au milieu de populations musulmanes peu tolérantes.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

